

sortant de l'immense trou noir et béant de la poudrière, léchaient les parois de la tour.

Apercevant alors un énorme tonneau qui contenait la provision d'eau, il le renversa par un vigoureux effort. L'eau jaillit dans cette fosse profonde, une épaisse colonne de vapeur s'éleva en sifflant dans l'air, les flammes devinrent moins ardentes et bientôt s'éteignirent.

Alors, saisissant par le bras un sergent qui accourait suivi de plusieurs hommes :

— L'appel, dit-il, faites l'appel.

Les soldats furent aussitôt réunis.

Les visages bronzés de ces braves étaient couverts d'une sueur mortelle. Quelques-uns qui s'étaient trouvés près de la poudrière au moment de l'explosion tombaient encore comme des enfants.

On fit l'appel.

Heureusement, lorsque la catastrophe avait eu lieu, presque tout le détachement était réuni dans la seconde enceinte pour regarder le départ des Anglais.

Dix hommes seulement manquèrent à l'appel. Ces malheureux avaient été réduits en pièces par l'explosion, et c'étaient leurs infortunés débris qui avaient juché le sol au milieu des pierres arrachées à la voûte de la poudrière.

— Nous ne sommes plus que quarante, murmura Saint-Preux en baissant la tête.

Au même moment, quelqu'un lui toucha le bras.

C'était David Kerulaz.

— Que me voulez-vous, David ? demanda le gentilhomme. Vous m'apportez encore une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, dit David à voix basse ; les provisions du fort se trouvaient près de la poudrière. L'explosion a tout détruit, nous sommes sans vivres !

— Écoutez, reprit vivement Saint-Preux, qui, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, retrouva soudain dans cette situation désespérée toute son audace et tout son sang-froid ; écoutez, mon brave David, croyez-vous que ce commandant anglais tiendra sa parole et retournera au fort Édouard ?

Le Chasseur de bisons hésita un moment.

— Oui, dit-il enfin, je le crois ; non pas à cause de la parole qu'il vous a donnée ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, il ne voudra vous assiéger qu'avec des forces considérables ; il ira chercher du renfort.

— Bien. Combien lui faut-il de temps pour aller au fort Édouard ?

— Quatre jours.

— Autant pour en revenir, plus vingt-quatre heures pour rassembler des hommes et des vivres, il ne sera pas devant nous avant dix jours.

— C'est assez mon avis. Il n'a, d'ailleurs, aucune raison de se hâter, car il doit supposer que vous n'avez pas de secours à attendre.

— En effet. Eh bien ! David, je vais faire un nouvel appel à votre dévouement.

Le Chasseur de bisons s'inclina.

— Je désire que vous partiez immédiatement pour le camp de M. de Montcalm.

— J'y serai dans cinq jours.

— Vous lui direz ce que j'ai fait, comment je me suis rendu maître du fort, mais vous ne lui cacherez pas que, privé de vivres et de munitions, avec une compagnie réduite de moitié, je ne puis

quo me faire tuer ici, sans espoir de défendre la position contre l'ennemi nombreux qui va venir l'attaquer.

— Je dirai tout.

— M. de Montcalm décida ce qu'il doit faire. Peut-être jugera-t-il inutile d'envoyer une seconde expédition contre ce misérable blockhaus à moitié détruit par l'explosion. Quoiqu'il arrive, affirmez-lui que je ne me rendrai pas. Je mourrai à mon poste et je trouverai toujours assez de poudre dans les gibecières de mes soldats pour faire sauter ce qui reste du fort.

Le Chasseur de bisons jeta sa carabine sur son épaule avec le geste insouciant qui lui était habituel.

— Votre commission sera faite, dit-il simplement.

— Adieu, mon brave David, fit le jeune officier en tendant la main au Chasseur de bisons.

— Non, non, monsieur, " au revoir, " répondit David Kerulaz, qui cacha sous un sourire l'émotion qu'il ressentait en se séparant, pour toujours sans doute, de ce vaillant gentilhomme et de ses compagnons d'armes.

Il laissa retomber sa lourde main dans la main fine et aristocratique que Saint-Proux lui tendait, puis, tournant les talons, il s'avança à grandes enjambées dans la prairie.

XI

JACKSON LE VIRGINIEN.

Les jours qui suivirent furent employés par Saint-Preux à réparer les brèches que l'explosion avait faites aux palissades et à construire de nouvelles défenses.

Il rassembla les vivres disséminés dans le fort et ceux qui se trouvaient dans la charrette aux bagages. Mais, tout en réduisant les rations au strict nécessaire, il calcula que les provisions ne pourraient guère durer plus de quatre jours.

Il envoya quelques-uns de ses meilleurs tireurs dans la prairie. Au bout de trois jours de chasse, ils rapportèrent deux daims qui furent aussitôt dépouillés et salés.

Enfin, la pluie s'étant mise à tomber pendant une journée entière, il fit creuser à la hâte une citerne, et l'eau qui la remplissait vint remplacer heureusement celle qui avait été jetée dans le brasier de la poudrière.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

Dans le prochain numéro du Feuilleton nous commencerons un nouveau roman. C'est une histoire amoureuse des plus belles et des plus saisissantes. Avis à nos lectrices.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boîte 1030 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL